

Une authentique censure en anthropologie physique : suite éthique à " définir la population " (1976)

Jacques Gomila

Volume 5, numéro 2, 1981

La dynamique biosociale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006026ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006026ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gomila, J. (1981). Une authentique censure en anthropologie physique : suite éthique à " définir la population " (1976). *Anthropologie et Sociétés*, 5(2), 113–123. <https://doi.org/10.7202/006026ar>

UNE AUTHENTIQUE CENSURE EN ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

Suite éthique à «définir la
population» (1976)

Jacques Gomila
Université de Montréal



Toutes les explications scientifiques qui ont recours à l'analogie — et elles sont légion — participent du leurre, elles forment l'imaginaire de la Science.

R. Barthes

Où s'en va la liberté d'expression, dans un domaine où l'on était en droit de s'attendre que, depuis les âges, moins sombres qu'on croit, de l'obscurantisme, elle fut respectée par excellence ? À quoi aura servi l'Âge des Lumières ? On est sérieusement en droit de se le demander et je voudrais ici en porter témoignage.

Dans le chapitre auquel je fais allusion (Gomila 1976), et auquel le lecteur voudra bien se reporter, il m'était apparu que la responsabilité éthique du « scientifique » allait jusqu'à démystifier, lorsque l'occasion s'en présente, l'erreur, l'approximation, l'accommodement, la tricherie, la naïveté, etc... là où on la trouve dans la littérature. Un chirurgien qui opère un patient risque de le tuer, voire un simple médocastre, en commettant une petite

* Texte posthume de Jacques Gomila, médecin et anthropologue. L'auteur a été avec Jean Benoist, l'initiateur de la Génétique des populations en anthropologie à l'Université de Montréal. Voulant explorer la dynamique bio-sociale au-delà de ses rapports mécaniques, J. Gomila a recherché l'impact biologique des structures inconscientes tant par la psychanalyse que par l'anthropologie sociale d'inspiration marxiste. Dans ce texte écrit en 1976, il expose ses réflexions sur l'éthique scientifique et la censure dont fut l'objet l'une de ses études de populations. Les parties omises dans le texte publié alors sont reprises ici et dévoilent les incertitudes empiriques et éthiques de l'expérience anthropologique qui s'insère au sein de la dynamique entre le biologique et le social (N.D.L.R.).

erreur de diagnostic; des hommes portent la responsabilité de catastrophes comme celles du barrage de Malpassé. D'eux Tribunaux et Conseils des Ordres s'occupent. La praxis ne pardonne pas ! Quel risque prend un chercheur, payé par les deniers publics, si pour de basses raisons de cuisine interne, de politique scientifique au niveau des comités, des carrières, des crédits, ou par pure ignorance crasse, il est cause qu'il devient impossible d'assainir l'atmosphère empuantie et polluée qui sourd des publications spécialisées, notamment en anthropologie physique et singulièrement en France.

Mon seul tort était de dire tout haut, et surtout d'écrire, ce que tout le monde dit tout bas, et de m'attaquer précisément (c'est-à-dire sur des points précis) à certains personnages bien en place, faisant ou ayant fait la pluie et le beau temps, des gens qui nous ont jugé sur des jurys dans lesquels ils étaient totalement incompetents, et qui continuent à juger de la même manière, des gens de qui dépendent et ont dépendu en dernier ressort les avens de jeunes énergies. Personnages considérés comme représentatifs de l'élite anthropologique française quand il m'est arrivé à l'étranger, notamment au cours d'un voyage fait en Hongrie en 1964, de rougir de devoir être considéré comme l'élève de maîtres si mauvais et si mal réputés. À ce moment-là, et c'est ce que je voudrais que le lecteur comprenne bien je n'avais de choix que de me taire ou de quitter la recherche. Tous les chemins menaient à Canossa !

Dans un premier temps, on me demanda d'amputer purement et simplement mon texte de son cinquième paragraphe, tout en me suggérant, parce que ce que je disais il fallait bien que quelqu'un un jour eût le courage de le dire, de le publier ailleurs, dans *Le Monde*, par exemple. Contrarié et déçu comme je ne saurais l'exprimer, j'acceptais cette chirurgie, car je savais que sa publication supposait la complicité de certains qui encourageaient trop de risques étant, eux, dans le *système*, et je sabordais l'article par une conclusion volontairement inepte de six lignes, pensant que le lecteur avisé (y en a-t-il ?) verrait la « queue de poisson », flairerait l'abandon. Dans cette section je me mettais en cause et ne racontais que des faits vérifiables, au moins par témoignages, dans le but de montrer que les bonnes intentions scientifiques ne sont ni nécessaires, ni suffisantes, et que le poids du Prince (et de ses besoins et exigences) pèse bien plus que celui de la vérité que tout le monde prétend chercher d'une voix et par des voies innocentes. J'espérais aussi aider certains jeunes camarades, que je vois en proie aux mêmes baillonnages, aux mêmes *habeas corpus*, simples pions manœuvrés par les Grands qui se disputent des Empires sur lesquels, comme Charles-Quint ils espèrent bien qu'un jour le soleil ne se couchera plus. C'est une ambition bien caractéristique des mandarins français, même de ceux qui ont l'air de s'être exilés.

Je viens de recevoir le livre : *L'étude des Isolats. Espoirs et limites* (1976) joliment édité par mon bon ami Albert Jacquard, à qui revient par ailleurs

le mérite de l'organisation d'une Réunion annuelle des Anthropologues de Langue française (Paris 1975) qui sortait de la banalité où elles se traînent d'ordinaire. Non seulement a-t-on fait l'amputation à laquelle, non de gaïté de cœur, je m'étais résigné, mais encore a-t-on, sans me le demander, supprimé deux passages où je prenais à partie le Père Olivier, que personne n'a jamais obligé par la force à écrire les points que je critiquais, lui qui ne s'est jamais fait faute d'être critique et humiliant lorsqu'il le jugeait utile. Sommes-nous revenus aux temps du Saint Office ? Si bien que la bibliographie (p. 35) devient totalement incongrue et que l'on ne voit pas pourquoi je citerais deux titres d'Olivier (1968 et 1975) qui ne réfèrent à rien dans le texte.

En mon âme et conscience, je ne puis laisser passer cela. Il n'y a pas deux faces à la vérité comme à une pièce de monnaie. Ainsi donc en réaction, en plus de corriger les deux passages supprimés sans que m'ait été demandé clairement mon acceptation, je prends la décision de publier, conscient de toutes mes responsabilités – et je crois de mon devoir d'homme de les prendre – la cinquième section que j'avais accepté de supprimer. « Quand le vin est tiré il faut le boire, même s'il est bon ». Si je ne faisais pas cela, il me semble que je n'oserais plus jamais écrire une ligne de science ou pseudo-science de ma vie, ni me présenter jamais plus devant mes étudiants.

Le lecteur pourra donc compléter aisément le texte publié par l'Institut National d'Études Démographiques et l'École Pratique des Hautes Études (Gomila 1976).

1) page 17, après la troisième ligne : « ... une belle jeune personne... », on aurait dû trouver :

Un pas de plus et l'on s'en va vers l'anthropologie prophétique révélée ! Sans remonter aussi loin, si l'on ne me croit pas, que l'on médite sur ces quelques lignes du passage où Olivier (1968) traite des « populations primitives » (personnellement, je ne sais pas ce que cela veut dire) du Cambodge, dans le chapitre qu'il consacre à l'analyse « populationniste » : « ... Les Saoch » donneraient la preuve qu'il y a eu une influence négritoïde en Indochine.

« On ignore leurs groupes sanguins et leurs dermatoglyphes. S'ils étaient semblables à ceux des Sémangs, ils auraient les empreintes des Javanais et des Kouys (pour ce qui est de la prédominance des boucles sur les tourbillons), ils exagéreraient la tendance « méridionale » avec des pourcentages de dessins hypothénariens voisins de ceux des Blancs; enfin ils auraient la rareté des dessins thénariens des Khmers et des Kouys. Leurs groupes sanguins ABO, avec la forte augmentation du groupe O, les rapprocherait des Aeta des Philippines. Bien entendu, ces données sont supposées, il est possible qu'ils diffèrent des Sémangs sur ces points; on peut même penser que leurs rares formations mongoli-ques posent le même problème taxonomique que pour les Sémoi, autre population malaise celle-là intermédiaire entre Indonésiens et Négritos ».
(p. 266)

Quand ajoutera-t-on aux toises et compas, la boule de cristal, les tarots ou le marc de café, dans la panoplie du parfait petit anthropologue physique ?

Sans cela comment comprendre que je parle d'« anthropologie prophétique » !

2) page 25, dans le dernier paragraphe on aurait dû lire :

3) biais d'origine stochastique : soit liés à des situations continues (réduction de l'effectif reproducteur), soit liés à des événements uniques (catastrophes, effet fondateur, à ne pas confondre avec le fait qu'« un sujet plus fécond se manifeste dans sa descendance par des traits reconnaissables » (Olivier 1975: 60), mais qui est comme le voulait Mayr, son inventeur, et comme cela traîne dans tous les bons traités de génétique des populations, le fait qu'un nombre restreint de migrants n'est pas représentatif de la population de laquelle il a été tiré).

3) Enfin je livre *in extenso*, pour valoir ce que de droit, la fin de l'article tel qu'il a été originellement adressé à l'éditeur :¹

En guise de conclusion, tentative de vivisection d'une étude : les Bedik

Bien des exemples pourraient être analysés, dont les responsables, pour avoir pris en considération sérieuse le maximum de caractéristiques non biologiques des populations choisies comme objets, ayant posé les questions pertinentes à partir de données pertinentes, et n'ayant pas refermé le dossier à la première réponse donnant raison à des anticipations plus ou moins fumeuses baptisées après coup hypothèses pour les besoins de la cause, ont obtenu des résultats autrement plus cohérents et enrichissants que ce que l'on a malheureusement l'habitude de voir traîner dans une littérature indigente et lamentable, véritable honte pour l'anthropologie. Ainsi, sans viser à l'exhaustivité quant à la liste qui va suivre, ni quant aux publications concernées, pourrait-on citer les Jicaques du Honduras (Chapman, Jacquard), les Touareg Kel-Kummer (Chaventré, Jacquard), les Yanomamo du Haut Orénoque (Chagnon, Neel, mais aussi Lizot), les Samaritains (Bonné), les insulaires de Tristan de Cunha (Roberts), les Sara du Tchad (Crognier), etc... À lire ces travaux élégants et intelligents, on retrouve, avec un certain optimisme et une confiance renouvelée en l'honnêteté et en l'esprit humain, quelque espoir qu'une branche de l'activité scientifique ne soit pas irrémédiablement condamnée à une inanité imbécile que cachent mal les raccords inappropriés à quelques concepts mal digérés, un galimatias abscons et ridicule (l'ésotérisme verbal n'a jamais promu un statut scientifique), ou quelques calculs inutiles à qui l'on fait dire n'importe quoi.

¹ Je n'ai pas cru bon de répéter ici toutes les références bibliographiques citées dans cette section qui bien qu'inutiles, n'ont pas été ôtées de la bibliographie de l'article « Définir la population » (1976).

Si je choisis de raconter quelques détails à propos des Bedik, ce n'est pas que je les considère comme ayant été plus parfaitement étudiés, ni, comme on le verra, que je croie que de leur étude soit sorti quelque progrès majeur et irremplaçable dans ce que nous savons de la biologie de l'homme telle qu'elle intéresse l'anthropologie. C'est, qu'ayant fait ma large part pour contribuer à leur connaissance, je me sentirai plus à l'aise pour, puisant dans les linéaments qui ont été sous-jacents à nos recherches, dévoiler quelques dessous méthodologiques qui sont ordinairement tus. Il faudrait y ajouter certains épisodes de cette recherche, fortement marqués par l'organisation politique (dans le sens le plus anthropologique) interne de la recherche scientifique en France, à l'échelle de la praxis, et non à celle des projets, toujours beaux, purs et innocents sur le papier ou dans les discours. Dans l'aventure scientifique, vécue au jour le jour, le poids de la politique et de l'histoire se fait singulièrement sentir, aussi bien la politique et l'histoire des institutions personnalisées et marquées comme les territoires de carnassiers, que celles du contexte le plus général de l'heure, nommément ce qui s'est passé en France dans les années 60. Quelques uns de ces épisodes furent pour moi suffisamment graves et humiliants pour que je me sois senti coïncé et rabaissé par l'arrogance et la morgue de certains, au point que j'aie pu réellement songer à tout abandonner. Cela certains se le rappellent très bien. Les populations sont définies et étudiées par des chercheurs de chair et d'os, dotés d'une sensibilité bien humaine, que l'on assigne à une certaine place dans les rapports de production scientifique où qui n'est pas l'exploiteur est souvent l'exploité. Cela non plus il ne faut pas l'oublier.

Au départ les Bedik étaient un cadeau princier qui m'était fait comme sujet de thèse. À un jeune chercheur inconnu, perdu dans la basse cléricature du savoir, pouvait-on offrir mieux qu'une société comme lui inconnue, scientifiquement pucelle, et procurer ainsi à l'un par l'autre, nom et réputation ! Il était bien entendu que j'en étudierai l'anthropologie physique et seulement cela : c'est-à-dire mesurer un échantillon d'hommes et de femmes (pourquoi de femmes d'ailleurs ?), cent de chaque exemple (les calculs sont ainsi plus faciles à faire, pour qui ne sait pas ce qu'est un d.1) et les comparer (comment ? pourquoi ?) avec les groupes voisins Peul et Malinké. Une anthropologie bien dans le rail classique, vers la voie de garage, dont je côtoyais journalièrement les artisans vivants.

Paradoxalement, alors qu'on savait seulement des Bedik qu'ils existaient, qu'on supputait leur effectif à partir des toujours fausses évaluations censitaires officielles sur lesquelles on continue d'échaffauder des constructions démographiques « fausses comme pierres du Canada », alors qu'on était incapable d'établir des généalogies fiables dans un temps présomptueusement évalué ridiculement bref, on inaugura ces recherches par des films, mais pire encore, par des collectes de sang qui aboutirent à publication (Gessain et al., 1965), que les travaux plus récents faits à partir d'échantillons respectables, dans des conditions techniques moins hasardeuses et surtout sur une population enfin connue, font regretter d'avoir fait paraître.

Ceci fait je fus lâché, apparemment libre de conduire mon propre projet à ma guise. Au cours de ce terrain inaugural en 1962, lorsque je me retrouvai seul, je ne mesurai personne. Je n'étais pas prêt et les gens, outre leur compréhensible méfiance, se trouvaient perpétuellement

mobilisés en cette fin de saison sèche, par la préparation de rituels peu spectaculaires pour une caméra, mais fort importants pour eux comme pour l'anthropologue qui est à son affaire. Dès lors, je pris sur moi d'agir selon ce que les circonstances favorisaient. Suivant le plus convenablement possible ces rituels, avec une formation quelque peu auto-didacte qui a toujours été encouragée dans les cercles où je tournais, je parvenais, non sans peine, à faire un inventaire total du territoire bedik découpé en unités familiales résidentielles, à dresser une terminologie passable de la parenté, indispensable pour faire des généalogies, et surtout, *last but not least*, à percer le mystère pour lequel les Bedik étaient les plus réticents : leur système de désignation des personnes qui ne comprend pas moins de sept catégories. Ceci ne fut pas fait en deux jours. Mais dès lors, pouvant obtenir d'eux autre chose qu'une vérité redondante et inutilisable (si bien que très peu de sujets dont le sang a été prélevé au cours de cette campagne initiale ont pu être par la suite identifiés avec certitude), on pouvait entreprendre une véritable enquête démographique et généalogique qui a duré plusieurs mois, bien plus de temps qu'il ne m'en a fallu pour mesurer la totalité des adultes sains. Mais mes véritables victoires, résultats majeurs à mes yeux, portaient sur trois points capitaux, et, à juste titre je crois, j'en étais fier.

1) J'avais appris que le schème d'implantation topographique ne signifie rien par rapport à l'organisation sociale sur la base des villages (i-kun) et que c'est par là qu'il convenait de dégager la structure de la population.

2) De plus, les six villages dans lesquels se répartissaient les 1,473 bedik trouvés par mon propre recensement (au lieu de 8 à 900 attendus) se regroupaient en deux formations sociales par la suite désignées sous l'appellation de « fractions ». Il n'est pas indifférent que je dise comment j'y parvins. Ayant noté une base élémentaire de vocabulaire (salutations, aujourd'hui, hier, demain, « comment t'appelles-tu ? », etc...) à Bantata, je m'empressais d'utiliser cet « Assimil » Bedik dans un autre village, Etyes. À mon baragouinage il ne fut répondu que par des rires. Conclusion logique : n'étant pas particulièrement enclin à la paranoïa, je conclus que je m'étais trompé, que j'étais un mauvais chercheur, que je n'avais pas su obtenir les bonnes informations. Que faire d'autre que reprendre le travail à Etyes même ? Réemployant mes nouvelles données à Bantata j'obtins les mêmes réactions de moquerie compatissante. Deuxième conclusion logique : peut-être n'y avait-il pas deux langues, il y avait en tout cas deux parlers. Effectivement avec les gens d'Etywar, les gens de Bantata étaient des Banapas, parlant banapas, et ceux d'Etyes, avec ceux d'Iwol, d'Andyel et d'Oussoukala étaient des Biwol, parlant biwol. C'est ce petit épisode linguistique qui devait m'amener à trouver le second ordre de regroupement culturel des Bedik, qui servit de base à toute la suite des études sur la structure de la population. On n'insistera jamais assez auprès des anthropologues physiques sur l'importance de la langue et des faits linguistiques comme révélateurs de discontinuités sociologiques, biologiquement significatives. L'étude des distances linguistiques est à placer en priorité dans la planification des

études de communautés locales. Fernet et col. (1975) en ont fait leur profit pour l'étude des cercles de mariage dans la vallée pyrénéenne de l'Ouzom. L'école linguistique de Toulouse (Séguy 1971; Fabre et Lacroix 1975) repartant du classique antagonisme dynamique vu par de Saussure (1955), entre *intercourse* et *fonction emblématique du langage*, laisse entrevoir de riches perspectives aussi bien pour l'étude des sociétés complexes que pour celle des sociétés apparemment plus élémentaires.

3) Le dernier jour, juste avant mon départ, je découvrais la structure lignagère.

J'ai dit que de cela j'étais fier. Le moins que je puisse dire est qu'à mon retour, bien qu'ayant été trouvé suffisamment maigre de corpulence pour que, selon les apparences, j'aie eu toutes les chances d'avoir fait un bon terrain, on ne tua pas de veau gras, on ne pavoisa pas et mes résultats furent jugés à tout autre trébuchet que le mien.

En dépit de ces quelques accroc de parcours plus préjudiciables, et en même temps utiles à l'Ego qu'au reste, j'étais prêt à travailler et à bien travailler, ouvert à tout ce que les sciences humaines et sociales pourraient m'apporter, en dépit d'une anémique culture. Marie Paule Ferry se joignit à moi au cours des terrains suivants et je ne saurai dire combien ce contact journalier avec une linguiste, de surcroît excellente ethnologue, en plus de son amitié, m'ouvrit l'esprit et me fit percevoir entre les choses de relations capitales qui n'étaient pas données immédiatement. Il ne suffit pas d'aligner à pleins cahiers une ethnographie brouillonne et anarchique pour comprendre, il faut encore réfléchir, prendre le temps de réfléchir. Marie Paule Ferry creusa entre autres choses la dimension historique (Ferry 1967), qui elle aussi est trop souvent négligée par les anthropologues physiques. Il ne faudrait tout de même pas oublier que, quelle que soit l'unité de temps choisie, l'étude de l'évolution est du domaine de l'histoire. À côté d'une origine autochtone, qui fait surgir une partie des Bedik de la terre qui est la leur, la tradition orale fait venir d'autres segments de la population de l'Est, du Mandé, au fur et à mesure que les luttes intestines qui déchiraient l'Empire mandingue refoulaient dans cette zone sous-peuplée et épidémiologiquement hostile de la Haute Gambie, par vagues successives, les clans vaincus (et non le seul commerce de l'or comme cela a été écrit). Ainsi les Bedik se considèrent-ils comme les plus anciens occupants de la région par rapport à leurs voisins Peul et Malinké. Un travail récent traitant des hémoglobines anormales apporte quelques arguments en faveur de la vraisemblance de cette vision proposée par la tradition orale (Mauran-Sandrail et al., 1975), et pose d'autres problèmes au sujet de la variation intrapopulationnelle. À la seule vue du tableau 1 (p. 131) on est frappé par l'hétérogénéité des fréquences du gène S parmi les Bedik : on trouve 18,8% d'hétérozygotes AS pour le village d'Etyes et 38,5% pour le village l'Andyel, hétérogénéité qu'*a priori* il est impossible d'expliquer par le seul mécanisme du polymorphisme équilibré, compte tenu du fait que l'habitat bedik est une région d'holoendémie palustre. D'autre part lorsqu'on compare Bedik et Niokholonko, qui partagent le même habitat, on constate pour les premiers une fréquence de 0,14 pour le gène S, sans qu'on trouve ni l'hémoglobine C, ni l'hémoglobine D, tandis que pour les Niokholonko, on trouve des fréquences de 0,09 pour S, 0,0041

pour C et 0,0066 pour D. Si donc les modèles qui sont généralement admis par les généticiens (Livingstone, 1967) s'appliquent, on est en droit de penser qu'eu égard à l'important facteur sélectif qu'est le paludisme à *P. falciparum*, même s'il ne permet pas d'expliquer complètement l'hétérogénéité, les Niokholonko habitent la région depuis un temps bien moins long que les Bedik, puisqu'ils n'ont pas encore atteint leur haute fréquence de S et qu'ils n'ont pas encore perdu les hémoglobines C et D, si les Bedik les ont jamais possédés.

Ces quelques digressions ne visaient qu'à montrer que c'est à la retourner sous toutes ses facettes possibles qu'on apprend à définir une population. Pour cela il ne suffit pas seulement de savoir et de vouloir, il faut aussi pouvoir, c'est-à-dire dépenser une énergie considérable à lutter à contrecourant contre l'épouvantable inertie qui prévaut, même lorsqu'elle est dépourvue de malice. Pour donner aux problèmes leur maximum de sens et de puissance il ne faut pas redouter leur complexité. Ce n'est que par la connaissance approfondie que nous avons eue des Bedik en ce qui concerne aussi bien leur écologie, leur histoire, leur démographie (une publication détaillée va paraître incessamment sur la fécondité et la mortalité infantile), leur organisation sociale et politique, leur langue, leur religion, leur imaginaire, leur économie (cette étude serait à approfondir) que nous avons pu arriver à nous poser quelques problèmes au sujet de leur micro-évolution biologique qui ont peut-être quelque sens.

Mais c'est pour moi un achèvement véritable que de mettre ainsi à nu une démarche scientifique qui m'a coûté, en plus du temps que j'aurais pu consacrer à bien d'autres choses tout aussi intéressantes, beaucoup d'efforts et d'énergie, et d'en dénoncer publiquement le peu de portée. Qu'on ne voie pas ici quelque vertu de fausse modestie. Je n'en ai cure et c'est en réalité un authentique procès du « scientisme » ambiant que j'aimerais faire. Combien de spécialistes ayant fait leurs délices des raffinements mathématiques dont est truffée l'œuvre de Jacquard, auront lu avec toute l'attention qu'il requiert le dernier chapitre de ses livres (1970, 1974). Et pourtant, sans que dans l'orientation générale qui est la sienne j'adhère pleinement à ce qu'il exprime, je crois que c'est de loin le chapitre le plus important du livre, en ce qu'il nous montre comment l'homme Jacquard dépouillé de ses secs appareils, remettant en cause la validité fondamentale de tout ce qui a précédé, et se posant les véritables questions, replace le produit non négligeable de son activité créatrice dans une perspective générale et holistique. S'il n'apporte pas *La Réponse*, il montre comment il ne s'est pas borné à bricoler des petits modèles, mais à travers eux, à rejoindre un courant de pensée bien plus large et plus important pour l'homme de notre siècle.

Sur le plan de la biologie de la micro-évolution de l'homme, qu'aurons-nous produit de si étonnant qui mérite d'être retenu ? Notre contribution se ramène à ceci et à ceci seulement : à une segmentation culturelle d'une société humaine correspond une hétérogénéité biologique, tant en ce qui touche les traits quantitatifs polyfactoriels, que les « marqueurs génétiques », y compris ceux qui, fortement héréditaires, sont sujets à une action sélective drastique, que les caractères que l'on s'accorde à considérer comme mésolabiles : plis cutanés, périmètres (Ilounga, 1975). Que cette hétérogénéité soit imputable à un phénomène d'hétérosis pratiquement impossible à prouver, à un assortiment

matrimonial phénotypique des couples exogames, aux bouleversements démographiques qui ont résulté de la guerre des Peul ou qu'elle soit d'origine stochastique, ou encore, comme cela est plus que vraisemblable, que tous ces facteurs jouent concurremment, plus d'autres que nous ne sommes même pas capables d'imaginer, elle a l'unique mérite d'attirer l'attention sur le fait que *la variabilité intra-populationnelle peut quelquefois être plus importante que la variabilité inter-populationnelle* et qu'il y a peut-être quelque raison de penser avec Lewontin (1974) que c'est à ce niveau qu'il faut chercher le lieu de l'évolution. La belle affaire !

Lorsqu'on voit toutes les précautions qu'il faudrait prendre pour définir et connaître l'objet population, à propos duquel on a choisi, en toute liberté, de se poser des questions; lorsqu'on comprend tout ce que la *sélection* d'un échantillon qui soit représentatif à la fois de l'objet et des problèmes suppose de réflexion, de maturité, de travail et de responsabilité, au lieu du miraculeux « hasard » sous lequel se dissimule l'absence de méthode (Schull 1966), car le choix de l'échantillon est vraiment l'acte crucial de toute recherche; lorsqu'on mesure après coup le peu de portée de tant d'agitations, on est en droit de se laisser aller comme moi à un certain pessimisme sceptique à la limite du cynisme. Soyons sérieux ! mis à part le gagne pain et les préoccupations carriéristes de ceux qui n'ont pas eu assez de culot pour se lancer dans le véritable business ou dans le militantisme, faire de la Science, n'est-ce pas le plus souvent poser des questions dont les réponses trouvées d'avance restent seulement à justifier par des semblants de raisonnements, d'où la malhonnêteté intellectuelle n'est pas toujours exclue. Oh ! l'art subtil d'esquiver les questions embarrassantes, de jouer avec les mots pour tricher sur les concepts ! Ayons le courage d'admettre l'indigence, la courte vue, l'inconséquence de ce que nous publions à longueur d'année. D'un autre côté, on assiste à un tel découpage des hyper-spécialités, que rares sont les hommes de science qui sont capables de vraiment communiquer et de se comprendre. Dans ce babélisme délirant, chacun prêche ses insignifiances dans son désert. Il est loin le temps où un seul homme pouvait embrasser la connaissance de son temps. Parce qu'il est hors de la cage biologique Morin (1973) peut bien rêver, avec un enthousiasme qui m'étonne venant d'un homme de son âge, d'un paradigme perdu : *la Nature Humaine*. S'il était dans cette cage, il verrait que tout n'y est que syntagmes décousus, sans suite, impossibles à assembler faute de liens. Le véritable paradigme perdu par notre civilisation, celui sur lequel je pleure personnellement, c'est une *cosmologie*. À voir où tous nos petits discours inutiles se perdent, sourds que nous sommes les uns pour les autres, perdus corps et biens, dans nos petites élucubrations pas plus difficiles ni importantes que des mots croisés ou des problèmes d'échecs, avec cette différence qu'ils sont payés par les deniers publics, et puisqu'en définitive, quoiqu'on fasse, on est toujours l'irrationnel de quelqu'un, j'en arrive à me demander si ce ne sont pas les poètes, les libertins et quelquefois les mystiques (voir ce que Lacan dit de la Thérèse d'Avila du Bernin) qui sont sur la bonne voie dans la quête de la vérité et du vrai sens de la vie, une vie humaine où les désirs, le merveilleux, l'insolite... le plaisir ont leur place.

Il me paraît de la plus grande urgence de lever le couvercle éthique de la boîte de Pandore de ce qu'il est convenu d'appeler la « Science » et de montrer les contraintes où sont réduits de jeunes chercheurs pleins de talent par l'appareil politique académique. Il me semble que j'avais le droit et le devoir face à ceux qui sont réduits au maquis du silence d'écrire ce que j'avais écrit. Je l'avais payé assez cher. « Honni soit qui mal y pense ! » Qui ne veut pas être critiqué n'a qu'à se mettre en position de ne l'être pas. *Que l'on réfléchisse bien à ceci* : les agiotages, margouillages, maffiotages, de même que la lâcheté sont en train de tuer la Science. Après tout peut être est-ce un bien. L'avenir jugera et je suis content d'avoir l'âge que j'ai pour ne pas voir l'abîme où ont conduit l'anthropologie physique, l'irresponsabilité, l'égoïsme et le machiavélisme de certains qu'on appelle ses Pères, (comme on dit les Pères de l'Église) ceux qui, en même temps qu'ils prétendaient détenir le dogme, agitaient les ficelles des marionnettes et souriaient sarcastiquement en voyant pousser les dents des loups et les crocs des serpents, tandis que fleurissait l'imbécilité dans le merveilleux jardin à la française sous leurs yeux ordonnés. On n'est jamais aussi fort et intelligent qu'auprès des imbéciles et des ambitieux qu'on tient bien en mains. Ils ont semé le vent, nous récoltons ce qui suit la tornade : le désert !

Une dernière chose. Comme le vieux philosophe Don Alfonso :

Io son uomo di pace
E duelli non fo,
Se non a messa
(Da Ponte, *Così fan tutte*)²,

pas plus que, comme un palefrenier je ne me collète !

RÉFÉRENCES

- FABRE D. et J. Lacroix
1975 « L'usage social des signes », in D. Fabre et J. Lacroix (éds.), *Communautés du Sud*, Paris, U.G.E., Coll. 10-18, t. 2: 564-593.
- FERNET P., A. Jacquard et L. Jakobi
1975 « Analyse des mariages de la Vallée pyrénéenne de l'Ouzom depuis 1744 », *Population*.
- FERRY M.P.
1967 « Pour une histoire des Bedik (Sénégal Oriental) », *Cahiers du Centre de Recherches Anthropologiques*, no 1, Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris, t. 5, Xe série: 125-148.

² « Je suis homme de paix, et ne fais jamais de duel, sinon à table ».

- GESSAIN P., J. Ruffié, Y. & O. Kane, R. Cabannes et J. Gomila**
 1965 « Note sur la séro-anthropologie des trois populations de Guinée et du Sénégal : Coniagui, Bassari et Bedik (groupes ABO, MN, Rh, P, Kell, Gm et hémoglobines) », *Cahiers du Centre de Recherches Anthropologiques*, no 3, Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropologie de Paris, t. 8, XIe série: 5-18.
- GOMILA J.**
 1976 « Définir la population », in A. Jacquard (éd.), *L'Étude des Isolats. Espoirs et Limites*, Paris: I.N.E.D. 3, E.P.H.E.: 5-36.
- ILOUNGA N.**
 1975 *Étude biométrique de caractères mésolabiles chez les Bedik, (Sénégal Oriental)*. Montréal: Université de Montréal, Faculté des Études Supérieures, Mémoire de M.Sc. non publié, ronéo.
- JACQUARD A.**
 1970 *Structures génétiques des populations*. Paris: Masson.
 1974 *The genetic structure of populations*. New York: Heidelberg, Berlin: Springer Verlag.
 1976 *L'Étude des Isolats. Espoirs et Limites*. Paris: I.N.E.D., E.P.H.E.
- LEWONTIN R.C.**
 1974 *Genetic basis of evolutionary change*. New York: Columbia University Press.
- LIVINGSTONE F.B.**
 1967 *Abnormal hemoglobins in human populations*. Chicago: Aldine.
- MAURAN-SANDRAIL A., C. Bouloux, J. Gomila et A. Langaney**
 1975 « Comparative study of haemoglobin types of two populations of eastern Senegal : Bedik and Niokholonko », *Annals of Human Biology*, 2-2: 129-136.
- MORIN E.**
 1973 *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Paris: Le Seuil.
- OLIVIER G.**
 1968 *Anthropologie des Cambodgiens*. Paris: École française d'Extrême-Orient.
 1975 *L'Écologie humaine*. Coll. « Que sais-je ? », no 1607. Paris: Presses Universitaires de France.
- SÉGUY J.**
 1971 « La relation entre distance spatiale et distance lexicale », *Revue de Linguistique Romane*, 35: 335-357.